



La ruée vers l'Est

ESSAI La Sibérie est une terre de démesure et de déraison. Cette saga invite les âmes frondeuses à s'y perdre

ARNAUD DE LA GRANGE
adelagrang@lefigaro.fr

L FUT UN JOUR joliment dit que la Sibérie est une « œuvre inachevée de Dieu ». Et il est heureux que la création y soit restée en suspens, laissant flous les contours, intacte la nature et intègres les mystères humains. Quand nos rêves viennent buter sur les bornes du monde, le Grand Est russe fait figure de refuge pour les âmes frondeuses. La dernière frontière, l'ultime terre libre.

À la démesure géographique se devait de répondre une somme livresque. C'est chose faite, avec *L'Épopée sibérienne*. Dans sa préface, Erik Orsenna nous invite à une salutaire « ruée vers l'Est ». « Devenez cosaque, oubliez foi et lois pour avancer, toujours avancer, par moins trente, moins quarante », exhorte l'écrivain pourtant plus habitué aux longues vagues qu'aux grandes cavalcades.

La saga d'Eric Hoesli commence en 7023, selon l'ancien calendrier orthodoxe russe, soit en l'an 1517 de notre ère, aux confins nord-est du pays. Loin, très loin des grandes cités de l'empire. Une famille de paysans va jouer un

rôle décisif dans l'histoire de la Russie. Les Stroganov se voient octroyer par le tsar une concession pour exploiter le sel. Ils font fortune et partent à l'assaut de la Sibérie en suivant le cours des rivières noires qui descendent vers l'Asie. Et se taillent un royaume, allant jusqu'à lever des armées pour combattre les Tatars.

Des rêves solides et fous

Le cosaque Ermak croise le chemin de ces oligarques d'antan. Avec quelques centaines de cavaliers, il fait reculer la frontière de la Russie derrière la « Ceinture de pierre », au-delà de l'Oural. C'est le début du contrôle des vastes espaces sibériens, qui va « conférer à la Russie son rang de puissance contemporaine ». Ermak est resté dans le cœur des Russes un héros national. Des intérêts marchands et l'attrait du butin ont changé la face du monde.

La Russie ne prédispose pas aux âmes tièdes, et la Sibérie ne tempère pas les caractères. Cette geste orientale est peuplée de personnages aux rêves solides et fous. Guerriers, explorateurs, savants, administrateurs, tous ont en commun

d'écrire leur vie en grand. Défilent ainsi Semion Dejnev, le premier Européen « à atteindre le bout du monde connu, l'extrémité de l'Asie », et Bering, que Pierre le Grand lança vers le Kamtchatka et l'Amérique. On croise aussi Evgueni Vassilievitch Bogdanovitch, colonel des pompiers de Saint-Petersbourg, qui le premier porta le projet du Transsibérien.

Terre de conquérants, la Sibérie fut aussi celle des proscrits. La plus grande prison du monde, des malheureux déembristes aux parias du communisme. Le Goulag, rappelle Hoesli, a été autant une machine à fournir de la main-d'œuvre gratuite qu'un outil répressif. Car, sous sa rudesse, la Sibérie cache de soyeuses et huileuses richesses. Après le temps de l'« or mou », la fourrure des zibelines des grandes forêts, viendra celui de l'or noir, du pétrole et du gaz. Et cette histoire-là n'est pas finie.

Ces pages nous confirment que la Sibérie est bien une terre de déraison. Et c'est pour cela que la raison commande aujourd'hui de s'y perdre, comme le fit Andreï Makine dans *L'Archipel d'une autre vie* ou Sylvain Tesson en sa cabane. ■



**L'ÉPOPÉE
SIBÉRIENNE**
D'Éric Hoesli,
Éditions
des Syrtes/Paulsen,
700 p., 33 €.

